15

LE RETOUR DE BABOUC

A PERSEPOLIS,

OU

LA SUITE

DU MONDE COMME IL VA.

CLLL
FRC
8008

Quamvis pontica pinus
Sylvæ filia nobilis,
Jactes & genus & nomen inutile:
Nil pictis timidus navita puppibus
Fidit. Tu, nisi ventis
Debes ludibrium, cave.
(Hor.)

A CONCORDOPOLIS.

1789.

M+W 16052

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LE RETOUR DE BABOUC A PERSEPOLIS, OU LA SUITE DU MONDE COMME IL VA.

PRÉFACE.

TOUT le monde connoît la manière dont Babouc rendit compte au Génie Ituriel de ce qu'il avoit vu à Perſepolis ; il fit faire une petite ſtatue, compoſée de tous les métaux, des terres & des pierres les plus précieuſes & les plus viles ; il l'apporta à Ituriel : Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or & diamant ? Ituriel entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſepolis, & de laiſſer aller le monde comme il va : car, dit-il, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

CHAPITRE PREMIER.

La nouvelle Apparition.

Il s'étoit écoulé un demi-siècle depuis que le Scythe Babouc étoit revenu de Persepolis sur les bords de l'Oxus ; & malgré son âge avancé, il regrettoit encore les charmes de cette grande ville, où, si tout n'étoit pas bien, tout étoit au moins passable, lorsque le Génie Ituriel lui apparut de nouveau. Babouc, lui dit-il, le récit des crimes de la Perse est venu fatiguer encore l'oreille des Génies; nous t'avons choisi une seconde fois pour notre messager ; retourne à Persepolis, & rends-nous compte de l'état actuel de cette superbe ville, & de celui de l'immense empire dont elle est la capitale. Les influences que nous répandons sur toi dans ce moment, t'empêcheront de sentir ta vieillesse; & pour te donner plus de facilité à t'acquitter de ta mission, nous te douons de ce talisman, qui forcera tous ceux sur qui tu le dirigeras, à dire la vérité. Babouc s'inclina profondément, monta sur son chameau, & partit.

CHAPITRE II.

La nouvelle Armée.

APRÈS quelques jours de marche, il trouva ſur ſon chemin un détachement de l'armée perſane, qui étoit campé & s'exerçoit à des évolutions : c'étoit un camp d'inſtruction ; car la Perſe étoit alors dans une paix profonde. A peine eut-il fait quelques pas dans le camp, qu'il ſe crut encore au fond de la Scythie. Officiers, ſoldats, cavaliers, chevaux, tout étoit armé & équipé à la ſcythe ; les troupes avoient pris de cette nation ſon immobilité, ſa roideur, & juſqu'à ſa triſteſſe. Ces Perſans, que Babouc avoit vus autrefois ſi légers & gais juſques dans les horreurs du carnage, avoient perdu leur caractère & leurs traits. Le camp ne retentiſſoit plus de ces chants militaires qui entretenoient la gaîté & l'alacrité du ſoldat ; ſa contenance n'étoit plus fière & libre ; ſon air n'étoit plus martial, mutin, & même un peu tapageur ; c'étoit un automate obéiſſant. Les punitions humiliantes, en augmentant cette obéiſſance, avoient abattu ſon

courage. L'Officier lui-même, asservi à une discipline minutieuse & puérile, n'avoit plus ni ressort, ni énergie, ni volonté. Babouc demanda à un officier qu'il reconnut, la cause de ces changemens si étranges & si contraires à l'esprit national. Eh quoi! lui dit-il, ne pouvez-vous agir d'après vous-mêmes? & faut-il forcer à ce point vos mœurs & votre caractère, pour essayer de prendre celui d'un autre peuple qui ne vous ressemble ni par l'organisation physique, ni par la constitution morale, ni par la situation & le climat de son pays. Vous ne serez jamais que de mauvais singes, au lieu d'être des originaux passables.

Le grand satrape Leuchoës, dit l'officier, a commencé le premier les innovations; beaucoup d'autres l'ont imité depuis avec moins de génie; sur-tout Germanscès est celui qui a porté la plus vive & la plus douloureuse atteinte à l'esprit national. Une foule de satrapes ont adopté les nouveaux principes, & ont imaginé que rien ne se faisoit bien qu'ailleurs que chez nous. Ils ont oublié que c'est avec notre ancienne discipline & notre ancien esprit, que nous avons gagné tant de batailles jadis. Il faut compter dans le nombre des novateurs les plus ardens, Lamberaspe, Guinarcès, Guiberzame; mais celui-ci vient d'être

puni d'une manière qui servira peut-être d'exemple à tous les autres — Eh ! comment ? lui dit Babouc. — Dans ce moment la trompette appella l'officier à son service, & il fut obligé de quitter son ancien ami, qui reprit le chemin de la capitale.

CHAPITRE III.

Surprise.

En arrivant à Persepolis, Babouc crut que la ville avoit été envahie par une colonie crétoise. Chevaux crétois, costume crétois, chars crétois, il ne vit que cela dans les rues, sur les places publiques, dans les promenades. Il ne s'aperçut que c'étoient des Persans déguisés, qu'à la manière dont ils estropioient le dialecte crétois, qu'on auroit cru l'idiome national, s'il avoit été mieux parlé à Persepolis. Oh ! oh ! dit-il, voici une seconde métamorphose bien plus plaisante que la première : les Persans ont copié les Scythes pour leur constitution militaire ; ils copient les Crétois dans leur vie civile ; il faut qu'ils soient bien dégoûtés d'être Persans.

CHAPITRE IV.

L'Assemblée de la Nation.

On dit à Babouc que la mauvaise administration des Finances avoit occasionné un vide immense dans le coffre du roi des rois, & qu'après plusieurs moyens infructueux ou violens, le souverain avoit enfin assemblé la nation autour de son trône, pour guérir les plaies de l'Etat, & opérer une régénération salutaire. Babouc se disposa à aller admirer de près les travaux de ces sages qui devoient assurer le bonheur & la destinée d'un grand empire, & il partit pour la cour.

CHAPITRE V.

Les Mages.

A peine avoit-il passé le seuil de la porte de la salle où étoient rassemblés les députés de la nation, qu'il fut arrêté par un mage : Quelle est votre opinion? lui dit celui-ci. Pensez-vous qu'un mage qui a cent vingt mille dariques

d'or de rente, ne ſoit pas un homme très-utile à l'Etat, & ne lui rende pas de grands ſervices? — Pardonnez-moi, lui dit Babouc, lorſqu'il eſt charitable. Et le mage lui tourna le dos.

CHAPITRE VI.

Les Nobles.

Et un Noble? reprit un ſatrape en le tirant par le bras, pour fixer ſon attention. — Oui, répondit Babouc, lorſqu'il eſt vertueux. —Quel eſt ce mot-là? répondit le ſatrape.

CHAPITRE VII.

Le Peuple.

Et le peuple? dit impérieuſement un autre. —Il eſt infiniment utile, répondit encore Babouc, lorſqu'il eſt laborieux, honnête, & modéré.

CHAPITRE VIII.

Les Magiſtrats, les Gens de loi, les Commerçans les Capitaliſtes, les Rentiers, les Agioteurs.

Et les Magiſtrats, les gens de loi, les commerçans, les capitaliſtes, les rentiers, les agioteurs? — Voilà beaucoup de gens, reprit Babouc. Je vais peut-être vous étonner; mais je vous avouerai que la claſſe que je préfère eſt celle des laboureurs, parce que je ſuis dans le vieux principe qu'il faut manger pour vivre. Peut-être, par la manière dont les hommes ſe ſont perfectionnés, cet ancien axiome eſt-il paſſé de mode; mais quelque parfaits que ſoient les hommes, je ſoupçonne qu'il leur faudra toujours un peu de pain pour ſubſiſter.

CHAPITRE IX.

La Liberté.

MAIS quelles ſont vos idées ſur la liberté? dit un autre. — Je crois, répondit Babouc, que la liberté ne conſiſte pas à piller, brûler, aſſaſſiner, violer, quand on en a envie, mais à n'être jamais contraint à faire ce qu'on ne doit pas vouloir, & à vivre à l'abri de toutes les violences quelconques, ſous la ſauve-garde des lois.

CHAPITRE X.

L'Opinion par ordre ou par tête.

MAIS faut-il opiner par ordre ou par tête? — Je n'en ſais rien, répondit Babouc; je vous conſeillerois d'opiner par ame. Mais on dit qu'il n'y en a pas beaucoup en Perſe. S'il y avoit une ame dans chaque corps ou individu perſan, vous ne riſqueriez rien à opiner par tête; mais puiſque cela eſt très-incertain, vous devriez chercher à ſavoir d'abord ce que

veut chaque Ordre en particulier, & vous réunir enſuite comme de bonnes gens, pour faire de ces volontés particulières, un tout général qui convînt à tout le monde, & qui ne renversât ni la conſtitution ni la monarchie, qui ne fît ſeulement qu'en réformer les abus & rétablir l'harmonie du gouvernement.

CHAPITRE XI.

Effets du Taliſman.

Babouc s'aperçut que ſa propoſition avoit été mal accueillie. Voici le moment, ſe dit-il à lui-même, de faire uſage de mon taliſman. Il le dirigea ſur l'aſſemblée. Mille cris s'élevèrent à la fois. — Moi, je veux plaire au roi. — Moi, au miniſtre. — Moi, à la reine. — Moi, à ſa première femme de chambre. — Moi, aux Princes. — Je ſuis ambitieux. — Je veux avoir un parti. — Je ſuis mécontent de la Cour. — Je veux me faire acheter. — Je veux acquérir un nom. — Je l'ai promis à ma maîtreſſe. — Je veux être quelque choſe dans l'empire. — Je ſuis las d'être négligé. — Je veux conſerver mes priviléges. — Je veux con-

tinuer à tromper. — Je veux le deſpotiſme, pour pouvoir régner ſeul ſous le nom du chef de l'empire. — Et moi, pour être ſatrape de province, deſpote en ſous-ordre, & exercer, dans les pays ſoumis à mon autorité, mille violences & mille extorſions d'argent. — Je veux l'ariſtocratie. — Et moi, le gouvernement populaire, pour commander au nom du peuple, que je conduirai à mon gré. — J'ai de la vanité, je veux de la gloire. — Je ſuis cupide, je veux de l'or. — Des honneurs. — Des dignités. — Du crédit. — Des emplois. — De la puiſſance — des titres. Une ſeule voix s'éleva, pour le bien public, hors de l'enceinte du palais de la nation : elle étoit foible, elle ne fut point entendue.

CHAPITRE XII.

Le Perſan Crétois.

En ſortant de la ſalle des Etats, Babouc rencontra un jeune Perſan vêtu à la crétoiſe, en ſaie très-ſimple, mais recherchée dans ſa ſimplicité, & tourmentée dans ſa manière & ſa bizarrerie. Eh bien, lui dit ce jeune homme,

vous avez vu comme tout ſe prépare pour le bonheur de la nation? Oui, lui dit Babouc; cela eſt encourageant; les choſes s'entament à merveille & d'une manière très-ſatisfaiſante. Je viens d'en être témoin là-dedans. — Graces au ciel, nous allons abandonner notre ancienne manière, pour marcher ſur les traces d'un peuple plus ſage, plus réfléchi, & plus heureux. — Ce n'eſt pas une petite entrepriſe. Vous voulez ſans doute parler des Crétois? — Aſſurément. — Mais avez-vous lu attentivement leurs livres? connoiſſez-vous leurs lois? Etes-vous inſtruit à fond de leurs mœurs? — Paſſablement. J'ai paſſé quinze jours dans l'île de Crête; je ſais qu'on y a des chevaux parfaits, des archers excellens; je n'ai chez moi que des chevaux crétois, que des eſclaves crétois; je ne m'habille jamais qu'à la crétoiſe. La mode, dans ce moment-ci, eſt entierement en faveur de ce peuple; & il faut l'imiter en tout, pour n'être pas ridicule. — Il le quitta en pirouettant, pour s'élancer ſur un cheval crétois. — La mode! dit Babouc. Ainſi, ce n'eſt donc pas parce qu'un peuple eſt le plus ſage, mais parce qu'il eſt à la mode, qu'on veut lui reſſembler? Des hommes, un peuple, une nation peuvent être à la mode, paſſer de mode! cela eſt inoui, & n'eſt concevable que

chez les Perſans. J'ai bien peur que la mode d'être raiſonnables ne leur vienne jamais.

CHAPITRE XIII.

Le Souper.

Babouc fut ſouper chez ſon ancienne amie Téone. Elle n'étoit plus belle & bienfaiſante; elle étoit devenue vieille, chagrine, politique, & joueuſe. Sa maiſon n'étoit plus le ſanctuaire des arts; c'étoit le rendez-vous de diſſertateurs & de gens avides. Il n'entendit parler à ſouper que lois, conſtitution, gouvernement. Ah! diſoit l'un, Calonnès étoit un grand miniſtre, un peu immoral, il eſt vrai; mais qu'eſt-ce que cela fait? ſes plans étoient grands, ſes idées lumineuſes; il auroit fait le bonheur de la nation. Les recettes auroient été excellentes ſous ſon adminiſtration. Qu'oſez-vous dire? s'écrioit un autre en fureur. Calonnès, l'ennemi de Nekrus, un grand miniſtre! Il ne vous reſte donc plus qu'à déifier Briennès, ce forcené qui a bouleverſé l'empire, & qui jouit en paix, dans un royaume étranger, des honneurs qui ſont le prix de ſon infamie. Pourquoi non? reprit un autre; Briennès avoit du

bon ; il s'eſt un peu trompé, mais qu'importe? Je vous dis qu'il y avoit du bon dans ſes projets. — Oui, ſans doute, & les lettres de cachet ſont auſſi une très-bonne choſe. Quelques malheureux en ſont la victime ; qu'eſt-ce que cela, auprès de l'honneur qu'elles ſauvent à tant de gens de qualité qui auroient pu être pendus, ſi ce remède ſalutaire n'avoit pas exiſté? — Et moi, je ne veux plus qu'il y ait de différence dans les punitions, & qu'on me pende comme le peuple. — Oh! pour cela, je ferois bien peu de cas du choix, ſi la néceſſité y étoit ; mais on dit que vous ne l'avez plus depuis long-temps, & que vous vous êtes décidé pour la roue. — Nekrus, reprit un autre, s'eſt annoncé au mieux ; il a de grands talens ; mais j'ai bien peur qu'il ne prenne l'eſprit ſatrape, & que l'air de la cour ne lui ſoit devenu pernicieux. Il eſt bien difficile de conſerver long-temps dans ce pays-là ſa vertu & ſa droiture. — Pour moi, je ne croirai jamais qu'il veuille ſacrifier une grande réputation morale aux principes empoiſonnés de la cour. Il a paru mettre l'opinion publique au deſſus de tout : quels avantages pourroient le dédommager de cette perte? Babouc eut envie, pour s'amuſer, de diriger ſon talifman ſur un vieux courtiſan qui gardoit de-

puis long-temps le ſilence, & qui ſe mit auſſi-tôt à parler ainſi, dès qu'il en eut éprouvé l'influence magique. — Voulez-vous que je vous diſe le fin mot de tout ce tripotage, mes amis? Le roi veut conſerver ſon autorité, & c'eſt tout ſimple, c'eſt ſon jeu. Ses miniſtres ne ſont pas fâchés de régner en ſon nom, duſſent-ils ne ſe ſervir de leur pouvoir que pour faire le bonheur des peuples, contre leur ordinaire. Les ſatrapes veulent conſerver leur influence; la nobleſſe des provinces, négligée juſqu'ici, eſpère attirer à elle une partie des graces & des récompenſes de la cour. Parmi le peuple, beaucoup veulent le bonheur & la liberté civile, raiſonnable, & fondée ſur les lois conſtitutives de la monarchie. Quelques ambitieux ne ſeroient pas fâchés qu'il portât ſes prétentions plus loin, pour avoir la facilité de pêcher en eau trouble. Des gens à têtes exaltées & gonflées de ſyſtêmes inſenſés, ſe nourriſſent de vent, & s'abreuvent de l'eſpoir d'une conſtitution chimérique & impoſſible. Au milieu de toutes ces diviſions funeſtes, le deſpotiſme va profiter de la diſcorde, pour ſe relever & remonter ſur nos ruines. Voilà tout le ſecret. A cette harangue franche, & qui n'étoit point en ſtyle académique, Téone fronça le ſourcil, & ſe leva. On demanda des

dés ; on se rassembla autour d'une table, & il y eut plus de deux cent mille dariques d'or de perte, tout en déclamant contre la déprédation des finances & les désordres de l'Etat.

CHAPITRE XIV.

La Statue.

Babouc fut retrouver Ituriel. La statue, lui dit-il, composée de métaux purs & précieux, de métaux vils & d'argile, étoit prête à tomber en dissolution. On cherche à la consolider, & on veut en faire disparoître l'argile & les métaux grossiers, pour n'y laisser subsister que l'or & les pierres précieuses. Je crains bien que, par le peu d'accord des ouvriers, cette opération dangereuse ne produise un effet contraire, & que la jolie statue ne finisse par être entierement d'argile, & se briser en mille pièces. Mais cependant ce n'est plus le cas de laisser aller le monde comme il va à Persepolis ; car non seulement tout n'y est pas bien, mais même rien n'y est plus passable, parce que tout est dans l'anarchie & la confusion, & que rien n'y est à sa place. Peut-

être tout ira-t-il plus mal encore ; ce ſera faute de s'entendre, & c'eſt dommage ; car on aura eu une belle occaſion de retoucher, repolir, & reſſouder la ſtatue ſans la caſſer.

CHAPITRE XV.

Fin & Punition.

Les craintes de Babouc ne ſe trouvèrent que trop fondées ; la ſtatue devint entierement d'argile, & finit par ſe briſer, c'eſt-à-dire, pour parler ſans figure, que l'intérêt perſonnel ayant empêché les ordres de s'accorder, l'empire fut inondé de ſang & de meurtres. Au milieu de cette déſolation générale, le Génie Ituriel, parut porté ſur un nuage, au deſſus du faîte des tours de Perſepolis ; il tenoit d'une main un amas de matière enflammée, & de l'autre une baguette magique. Il parut quelque temps vouloir embraſer la ville ; mais tout à coup, changeant de penſée, il étendit ſa baguette, & la Perſe ſe trouva changée en une vaſte forêt, & ſes habitans en tigres & animaux féroces. Allez, leur dit-il, vous ne méritiez pas d'être hommes, puiſque vous

n'avez pas su vous entendre pour faire votre bonheur mutuel : soyez ce que vous êtes dignes d'être, & déchirez-vous dans vos repaires sauvages. Il ne resta de toute cette horde de monstres, que l'ami de l'humanité, qui avoit fait des vœux pour le bonheur de la patrie, & qui avoit seul élevé sa voix pour le bien public, hors de l'enceinte du palais national. Le génie Ituriel lui construisit une demeure modeste dans un vallon tranquille & fermé aux approches de toute bête malfaisante & cruelle. Un monument funéraire de marbre noir, ombragé de saules, s'éleva auprès; une main divine y grava ces mots : Ci-gît la Perse, mise au tombeau par la foiblesse des rois, les crimes des ministres, & les vices de ses citoyens. Le philosophe venoit chaque jour visiter le tombeau, & chaque jour il arrosoit de ses larmes la pierre insensible & solitaire.

FIN.